

Céline et Gérard LAMBERT
18, chemin des écoliers
70700 BUCEY-les-GY

03.84.64.96.90 / 06.24.58.32.57
gerarlambert@hotmail.fr

Daniel Slimak

Quand l'oiseau meurt, la chanson reste

Biographie

PREFACE

Ode à « l'étranger »

Qui mieux que James Ollivier a sondé la profondeur d'âme de Daniel Slimak ? La guitare à l'épaule, le chantre de la poésie aura colporté sur tous les continents les chefs-d'œuvre des grands noms de la littérature francophone, de Villon et Ronsard à Desnos.

James Ollivier découvrit des poèmes du chanteur de Vesoul avant d'en emprunter sept et de le rencontrer. « *Un jour, on dira qu'il y avait un poète à Vesoul...* », prédisait-il devant l'auteur de ces lignes, voilà bientôt quarante ans. Un jour ? « *Dans cent ans, peut-être !* »

Depuis longtemps déjà, François Mauriac, Charles Le Quintrec, Luc Bérumont, entre autres, avaient tenu à saluer comme l'un des leurs Daniel Slimak, fils et petit-fils d'émigrés tchèques et slovaques.

En 1955, à 16 ans, il recevait le Prix Paul Valéry. Prix des Poètes de l'Est en 1969, il était Prix International de Poésie l'année suivante. Prix de l'Académie du disque de poésie en 1978, Prix de la Paix en 1984...

Sans jamais envoyer lui-même ses textes !

Poète dès la pension et ses 12 ans, il s'était rallié à la chanson au début des années 70, sur le conseil perspicace de sa première femme, Françoise. « *N'allez pas me croire*, lança-t-il lors d'un spectacle en 1977, *je ne suis qu'un être anormal.* »

La question est posée : ce prof de maths et d'arts plastiques n'a pas su briser le plafond de verre qui le cantonnait en son collègue Gérôme à Vesoul. Pourquoi donc ? La présente biographie signée par Gérard Lambert et sa fille Céline apporte des réponses. Slimak le lyrique n'avait assurément pas le sens des affaires. Il le chantait, « *je me sens toujours étranger* ».

Gérard Lambert fait partie de ces milliers de potaches ayant découvert, dans les années 70-80, la littérature et le théâtre grâce à Daniel Slimak et à son ami du club guitare, Jean Farine, l'aumônier troubadour qui a légué son nom à la chapelle du vieux collègue vésulien. Ah, qui n'aura fredonné *La maison grise* de Slim ? *La Fleur surnaturelle* et *J'aurais voulu te dire*, parmi d'autres *Je t'attends*, ont été étudiées en cours autour de collègues de leur auteur.

En disciple enflammé, Gérard Lambert avait livré une première esquisse, chez Erti dès 1991, *Daniel Slimak, Robinson des Îles d'espérance*. Avait-on déjà vu en province la biographie d'un artiste édité de son vivant ? Vingt ans après la disparition de « Slim », le père et sa fille reviennent sur le rendez-vous manqué avec son destin. « *Il n'y a pas de place pour moi dans cette jungle-là* », avait tranché devant moi le poète.

Le sujet Slimak demeure au cœur de la quête.

« *Quand l'oiseau meurt, la chanson reste* », prescrit à jamais l'auteur de *L'hirondelle*. Gérard Lambert le met bien en exergue. Daniel le turlupin du quartier, Slimak le gai matheux philosophe, « Slim » compagnon de fraternité avec ses pairs d'infortune, bref notre intarissable écrivain ne se reconnaissait qu'un seul carburant, l'angoisse de la mort. Il en porta vite le masque.

Oui, cher Daniel Slimak, « quand l'oiseau meurt... ». Mais, rétorquait-il, malicieux : « *Laisse-moi le temps de crever !* ». Le maître d'école naturaliste des Larmets, puis d'Ecromagny et de Miellin, avant de quitter ses Vosges Saônoises pour Echenoz-la-Méline et enfin le collège, n'aura pas manqué de faire écouter aux écoliers des « Dessus » le chant de la gélinotte des bois, du casse-noix moucheté, voir du grand Tétrás.

Oui encore, la chanson reste ! Avec cette mission première : « *Pour que je m'étonne encore d'un sourire d'enfant* ». Comme souvent, Aragon n'est jamais loin : « *Sommes-nous faits pour ce pays ?* »

On en arrive à la fabrique Slimak. Il faut souscrire au témoignage de Christine, sa seconde épouse qui ne l'a jamais vu attablé devant son ordinateur. Il écrivait à la main, sur ses genoux, assis dans son fauteuil. Ses poèmes étaient aboutis, mitonnés avant d'être écrits. Ses chansons jaillissaient quasiment sans rature. « *La chanson, proclamait-il, est un miroir où vous pouvez à loisir comprendre et améliorer votre combat* ».

Il était poète avant Internet. Et en fumeur invétéré, il dut se faire à sa voix rauque. Confession en public : « *Alors j'ai tout perdu pour te donner ma vie...* »

Il sera écrit que le visionnaire se perpétue à travers ses poèmes, ses chansons, ses romans. Le fidèle Gérard Lambert a choisi de focaliser sur l'autoproclamé *musicien d'instinct*. Sa vie, il est vrai, Slimak l'a mise en musique, avec les fioritures en vigueur chez les pros.

Quelque part dans le Midi de l'été 1990, le Slim entend des jeunes chanter en français, en anglais, en espagnol. Cette dernière ballade

lui est présentée comme venant d'Amérique Latine. Dès lors, le Vésulien qui s'était fait fabriquer une guitare dans les Andes, surprend son public en reprenant *L'Annonce faite à tout le monde*. On l'a compris, « ... *cet enfant n'est pas à vous* », Daniel Slimak en assume la paternité ! Cette chanson, autant politique que spirituelle, doit encore tourner en anglais et en hindi, jusque dans les léproseries de Mère Teresa.

Tu le savais, toi « le fils d'un étranger » que chantait ton ami James Ollivier vers 1980, nul n'est prophète (air connu)... Le chef-lieu de Haute-Saône aura attendu un demi-siècle pour se souvenir de son fils résistant Raymond Aubrac. Et son nouvel hôpital n'a toujours pas reçu le nom du chercheur vésulien René Heymès, disparu voilà presque vingt ans.

Slimak, le pédagogue de la rime, retenu au purgatoire des poètes, serait-il à son tour voué aux oubliettes ? Tu vois, cher Daniel, rien n'a vraiment changé. On en reparlera dans cent ans, selon la prémonition de James Ollivier. Il ne reste que soixante années !

André Moissé
Journaliste honoraire

*C'était le temps de la faim, de la peur
et le printemps des collaborateurs¹*

Comme à tous ceux de sa génération, la guerre a volé son enfance à Daniel Slimak. Du fond de son berceau, entend-il les trains bondés de militaires qui traversent la ville en direction d'un front que les armées allemandes auront bientôt défoncé ? Vesoul qui n'est ni une grande ville de garnison, ni un centre économique important, est pourtant bombardée dès le mois de mai 1940. Et tandis que les flots de réfugiés lorrains s'y arrêtent, le temps d'une halte sur le chemin de la débâcle, le Conseil Municipal demande à son maire et à son premier adjoint de renoncer à leurs fonctions afin de préserver leur sécurité et celle de la cité : le premier est juif, le second vénérable d'une loge maçonnique et l'on ne sait que trop bien ici ce que le régime nazi réserve aux uns et aux autres pour prendre à la légère les menaces de *Mein Kampf*.

Tandis que la panique saisit la population qui se réfugie dans les caves, un bataillon d'infanterie auquel s'est joint un groupe de Polonais, assure la défense des murs. Dès la mi-juin cependant, des chefs de la Wehrmacht s'installent en vainqueurs à la Préfecture, au balcon de laquelle un feldwebel arrache le drapeau français avant de lancer un sinistre « Heil Hitler ». Ce premier salut nazi inaugure pour Vesoul quatre années d'occupation, synonymes, pour ceux qui ne comptent aucune connaissance parmi les paysans des campagnes alentours, de difficultés à s'approvisionner en denrées alimentaires de première nécessité. Ceux-là doivent se contenter des cartes de rationnement lorsqu'ils n'ont pas les moyens de commercer au marché noir. Les médecins qui n'ont pas fui vers le sud sont occupés à soigner les prisonniers parqués aux Halles.

*Mon frère est mort il y a bien longtemps
Mon frère est mort et moi j'avais quatre ans²*

C'est dans ces conditions que meurt le frère cadet de Daniel, une nuit de l'hiver quarante-quatre. Première rencontre avec la mort pour Slimak qui se souviendra toujours de ce petit corps froid qui ne sera plus jamais un compagnon de jeu.

¹ « L'Acte de naissance » 1975, in *Œuvre complète*, Ed. Amalthée, 2006 et CD *Rue du Palais*, 2003.

² *Idem*.

« À cette époque, nous vivions entassés dans deux pièces, une cuisine et une chambre attenante. Nous étions quatre enfants et nos parents nous avaient installés dans deux lits, celui des filles et celui des garçons. À mon réveil, c'est moi qui l'ai trouvé mort à mes côtés... »

Ce premier choc existentiel restera un véritable traumatisme qui affleura de façon récurrente dans l'œuvre future de l'artiste. Comme dans ces vers écrits en 1976, hésitant entre le désespoir et une spiritualité apaisée :

*La mort a son bouquet. Elle est là ma promise
Mes volets sont fermés et je l'attends debout
Ayant votre visage elle a fleuri sa mise
Je n'ai plus peur des nuits ayant eu peur de vous³.*

« Longtemps après, au cours d'entretiens avec différents psychiatres, c'est à ce moment, à cette image que je suis à chaque fois remonté. »

La mort, qui se présente sous tant de visages, prend aussi celui d'Etienne Marguerite, un cafetier du centre-ville qu'un milicien exécute en plein jour, Place de la République, sous les yeux d'un groupe de copains parmi lesquels jouait ce matin-là le petit « Slim ». Ce compagnonnage précoce avec la camarade qui est le lot de tous les enfants qui grandissent en temps de guerre, se poursuit quelques jours plus tard avec la découverte du corps d'un soldat allemand, jeté au fond d'un puits après son exécution par les FTP⁴. Pour le soustraire à ce climat de violence, les Slimak décident de confier leur fils à une tante qui vit en zone libre, à Vif, aux environs de Grenoble. Il y passe ses journées à l'école d'une institution religieuse de la ville, avec de nombreux autres enfants que leurs parents ont amenés là afin de les éloigner du danger. Parmi les souvenirs de cette époque, le chant des sœurs qui prennent leurs repas séparées d'eux et du reste du monde par un rideau coupant le réfectoire en deux: « ... les arbres du verger également. Je me revois cueillant de grosses poires jaunes... Je n'étais pas malheureux ».

Cette imprégnation religieuse constituera elle aussi l'un des matériaux essentiels de l'œuvre poétique à venir. Pour l'heure, de retour à Vesoul, il retrouve une ville exaltée, criant tout à la fois la joie de la libération et sa haine pour l'ennemi vaincu. Une fois

³ D. Slimak, « J'aurais voulu vous dire », in *Ne vous méprenez pas*, Ed. Saint Germain des Prés, 1980.

⁴ « Francs-tireurs et Partisans », organisation de résistance armée issue du Parti communiste pendant la seconde guerre mondiale. Avec l'Armée Secrète gaulliste, les FTP seront, à partir de 1943, l'une des composantes des FFI (Forces françaises de l'intérieur).

passée la liesse des retrouvailles, il file à la suite de camarades plus âgés troquer des calots allemands trouvés aux abords des casernements fraîchement désertés par la Wehrmacht, contre des chewing-gums que les soldats américains distribuent généreusement.

Étonné, il écoute sans vraiment les comprendre, les invectives qu'une foule en colère adresse à un apprenti boulanger qui s'enfuit sur les toits du quartier, Daniel connaît ce garçon, il le trouve sympathique et ne sait peut-être pas très bien ce que veut dire « *sale collabo* ».

Arrivé en France au mitan des années 1920, son père Rodolphe a longtemps parcouru l'Hexagone au hasard des offres d'emploi, des mines du Nord à celles de Lorraine, avant de s'installer à Vesoul, où il a trouvé un travail dans l'entreprise Dollé. Il y a rencontré Alice Gesnel. Le couple se marie en 1929. Cinq enfants naîtront de cette union. En 1939, le 24 février de cette année-là Daniel sera leur premier garçon.

Le mode de vie modeste et laborieux de la famille laisse très tôt à ce dernier toute liberté de passer dans les rues l'essentiel de son temps avec la troupe de copains qu'il rejoint après l'école, il maraude dans les vergers alentours ou se cache dans les fonds de couloirs pour lancer des « croâ-croâ » impertinents à l'approche des religieux qui, dans leurs longues soutanes noires, descendent la rue Baron Bouvier pour rassembler les gosses à l'heure du catéchisme. Bien souvent démasqué, il remonte alors la ville sous le regard sévère des bons pères qui le réquisitionnent pour servir la messe.

Bien que non pratiquants, ses parents, d'origine catholique, ne trouvent rien à redire à cette façon de procéder quelque peu autoritaire, satisfaits de savoir leur rejeton sous bonne garde en attendant leur retour du travail. C'est ainsi que celui-ci se retrouve inscrit à l'âge de six ans à l'école primaire des Sœurs de Saint-Vincent, où il commence sa scolarité :

*Ma mère avait le christianisme
De me donner du martinet
Pour m'abreuver de catéchisme
Dont Dieu était le robinet⁵*

« Chez nous, il n'y avait qu'un seul livre, racontera-t-il plus tard à André Moissé, journaliste à l'Est Républicain qui lui consacrera de nombreux articles dans ce quotidien, un vieux Larousse jauni qui

⁵ « Rue du Palais », CD *Rue du Palais*, 2003 et *Œuvre complète*, Ed. Amalthée, 2006.

avait depuis longtemps perdu sa couverture. Dès que j'ai su lire, j'en ai fait mon livre de chevet. Quant à l'aide que mes parents m'apportaient dans ma scolarité, c'était des coups de pied au cul lorsqu'une appréciation décevante concernant ma discipline figurait sur mon cahier de notes. »

Se repent-il de ces écarts de conduite dans l'ombre du confessionnal de la chapelle de l'école que les élèves sont invités à fréquenter à dates régulières ? Du plus loin qu'il s'en souvienne, l'artiste se dépeint en rebelle à la religion, tout en reconnaissant sa fascination d'enfant pour les couleurs des vitraux, la musique des grandes orgues et le mystère des cérémonies que l'on chantait encore en latin. Pour le reste, le discours des prêtres ne répond que trop peu à ses soucis de gosse de la rue pour lui donner le goût de rejoindre le quarteron des enfants sages qui font la fierté de l'institution.

Un jour de Fête Dieu, l'Archevêque venu là pour la circonstance, lui demande : « Et toi, comment t'appelles-tu ? Slimak... Tu es Yougoslave ? »

« Yougoslave, je ne savais même pas ce que ça voulait dire. J'ai cru que c'était une maladie ! »

Ce genre de remarque formulée devant ses camarades contribue à le placer plus souvent qu'à son tour en marge des petits vésuliens « bien de chez nous ». On se moque de ses culottes rapiécées lorsqu'il passe au tableau, ou le harcèle à la récré : « T'es pas français, t'es pas français ! ». Peut-être, mais cela ne l'empêche pas d'être le premier *en* français.

À la rentrée 1946, ses parents décident de l'inscrire à l'école laïque, où l'instituteur confirme les facilités que leur rejeton démontre dans l'apprentissage de la langue de Voltaire. Si pour les Slimak, les premiers poèmes de leur fils ne représentent pas grand-chose, ils s'enorgueillissent de ses résultats scolaires, gages d'une réussite sociale future qu'ils espèrent brillante. Voir leurs enfants accéder à une aisance matérielle dont eux-mêmes ont été privés, n'est-il pas le rêve avoué de toutes les « petites gens » ?

« L'attitude de mes parents à mon égard oscillait à ce moment-là entre un amour excessif et des rejets maladroits, lorsque l'idée leur venait que mon frère aurait été à coup sûr moins turbulent que moi. Ils me comparaient souvent à ce frère mort. »

C'est qu'aux côtés de ses trois sœurs le garçon fait figure de voyou. Le vilain petit canard dans la couvée de poussins... Josiane, son aînée, est particulièrement raisonnable: elle accompagne Alice dans les familles bourgeoises où celle-ci fait des ménages. C'est à elle qu'une vieille dame, mélomane à ses heures, voulant récompenser une jeune fille si sage, offre un jour ... un piano ! Dans le deux-

pièces exigü de la rue du Palais, le nouveau meuble aussitôt installé a fière allure. Il trône entre le lit et l'armoire, signe inattendu d'une richesse dont on rechercherait en vain d'autres indices dans l'appartement familial. Mais l'une des premières mesures prises par les parents de la jeune fille méritante pour régenter la présence de ce cadeau encombrant, est d'en interdire l'accès au fils cadet !

L'avenir se chargera de souligner l'incongruité d'une telle décision, interdire au futur musicien de faire ses premières gammes et de découvrir une passion qui donnera sens à sa vie d'homme. « *Il serait bien capable de nous le casser, ce chenapan !* » La clef qui ouvre le coffre du clavier est donc retirée dès que Josiane quitte son tabouret. Précautionneusement dissimulée, elle est pourtant vite retrouvée par le mélodiste en herbe qui s'exerce alors en secret, lorsque l'appartement est désert, à pianoter ses premières notes.

Apprendre la musique à sa marmaille, Rodolphe n'y avait jamais songé. Lui qui autrefois jouait du violon à Myto, dans sa lointaine Tchèque, n'avait pas entrepris de transmettre son savoir. Il n'avait pas le temps, pas le goût non plus : la musique ne lui avait rien rapporté d'autre que des joies fugitives lorsqu'il jouait le dimanche pour un public de voisins, et cela faisait bien longtemps qu'il avait dû vendre son instrument pour payer le billet de son exil. Pour quelque temps encore, le Slim ne jouera donc que du lance-pierre, avec lequel il casse les réverbères et participe aux bagarres qui opposent les bandes d'adolescents de la vieille ville. Les affrontements ont beau être moins meurtriers que ceux auxquels les adultes se livraient quelques années plus tôt, ils n'en sont pas pour autant dépourvus de danger : un soir, un copain y perdra un œil.

Exaspérés par les frasques de leur fils, mais toutefois désireux de le voir poursuivre ses études, les Slimak inscrivent celui-ci au concours d'entrée à l'École Militaire Préparatoire d'Aix-en-Provence. Là-bas au moins, on lui inculquera l'esprit de discipline qui lui fait tant défaut... Et puis, en échange d'un engagement ultérieur dans l'armée, les études sont gratuites, ce qui convient au mieux au budget familial. Pour une fois soumis aux attentes parentales, Daniel s'applique si bien à réussir les épreuves de sélection, qu'il est reçu premier au concours de l'année 1950. Faisant une telle entrée dans la carrière, celui qui deviendra un poète aux accents libertaires pourrait légitimement rêver d'un avenir de général !

Pour l'heure, il reprend la route du Sud, déjà empruntée pendant la guerre. Mais dépassant cette fois Grenoble et Valence, il débarque un matin d'automne dans la cité des calissons qui fut autrefois le siège du Parlement de Provence et une ville universitaire de grande renommée dans l'Europe des XVII et XVIIIèmes siècles. Parmi les vestiges de cette époque prestigieuse, l'ancienne capitale s'enorgueillit des hôtels du Cours Mirabeau, dont les façades à l'élégance classique en imposent aux souvenirs qu'il emporte de Vesoul. Ville des peintres (Cézanne, Picasso et Bernard Buffet y ont saisi sur leurs toiles la clarté de l'azur et Winston Churchill, entre deux bains aux thermes, aimait lui aussi y installer son cheval), Aix peut aussi se flatter d'avoir inspiré de nombreux écrivains : Zola et Malherbe, l'abbé Brémond et Maurice Barrès, Blaise Cendrars, ont reconnu là, chacun à sa façon, le cœur de la Provence. Mais cela, Daniel Slimak ne le découvrira que plus tard...

L'École Militaire qui les accueille, lui et ses camarades de promotion, a la rigidité des casernes auxquelles ils sont destinés. Sous le soleil du Midi, les bâtiments semblent transpirer la rigueur et l'autorité. Murs blancs et allées tracées au cordeau : le décor est sinistre aux yeux d'un gamin habitué à courir dans les venelles de Vesoul, à sauter à pieds joints dans les flaques d'eau et à vivre sans trop de contraintes. L'ambiance de cet internat de garçons régi par une hiérarchie guerrière tire brutalement de l'enfance des adolescents malléables et fragiles, pour « *en faire des hommes, nom de Dieu !* », comme leur gueulent des caporaux bornés.

« Tout à fait conforme à la description qu'en a faite Yves Gibeau dans *Allons z'enfants* », se souviendra-t-il après avoir lu ce livre consacré aux enfants de troupe.

Marches au pas cadencé, parcours du combattant, salut obligatoire du drapeau et des supérieurs, contribuent à lui faire découvrir l'envers des images d'Épinal, héroïques et flatteuses dont se pare l'armée française au lendemain de la victoire des Alliés sur le nazisme. C'est pourtant dans ce contexte si peu propice à déclamer des vers qu'il se découvre bientôt écrivain. Ou, tout d'abord, « apprenti écrivain ».

Mais peut-être ce paradoxe constitue-t-il la raison même de sa vocation littéraire : car c'est bien pour échapper à ce monde, qui ne le retient que par la force du contrat signé par ses parents, qu'il va se créer un univers plus tendre de mots et de rimes. La feuille blanche devient son espace de liberté. De cette époque, datent des textes, poèmes et récits tous aujourd'hui égarés, à l'exception de cette poésie aux accents rimbaldiens : comme une tentative

d'exorcisme du traumatisme engendré par la mort de son frère qui le poursuit sous le soleil de Provence, il écrit :

*Ses yeux bleus ont des peurs de lointaine campagne
Dis, maman, la pièce est fraîche et tout sent bon
Comme à l'église
Là-bas, la cloche des chapelles
M'appelle
Les anges chuchotent parmi les chastes lys
Demain nous irons voir la grande dame bleue
L'enfant sourit (...)
Les pâles messagers ferment ses paupières
Le dernier souffle anime ses boucles d'or
Le front livide la bouche close
Doucement
Il repose.⁶*

Il a douze ans lorsque son professeur de français, un civil qui enseigne à l'école militaire, parle de lui à son collègue enseignant la philosophie. Ce dernier n'est autre que le fils de Jacques Paléard, titulaire d'une chaire à la Sorbonne jusqu'à sa mort récente. Restée veuve, l'épouse de l'universitaire défunt s'est retirée à Aix où elle participe de façon active à la vie intellectuelle de la cité : en compagnie d'amis comme elle riches et esthètes, elle gère le calendrier des expositions à la Galerie des Arts, ainsi que le programme du Théâtre. Surtout, elle tient salon dans son hôtel particulier de la rue Portalis où chaque mardi, des artistes et écrivains aixois échangent des nouvelles de leurs travaux en cours, une coupe de champagne à la main. Les fidèles de ce cercle littéraire de haute tenue se nomment Jean Giono, Emmanuel Samarkos ou Malek Haddad, un romancier algérien publié chez Julliard. Bientôt présenté à la maîtresse des lieux, le jeune poète en uniforme a l'insigne honneur de lire ses vers devant ce public attentif :

« J'étais très gêné, racontera-t-il plus tard. Je ne pouvais pas croire que leur insistance à me demander de lire un autre texte à chaque fois que je terminais la lecture d'un précédent, était due à un réel intérêt : je pensais qu'ils le faisaient par simple bienveillance à l'égard du gosse que j'étais. »

Rien de cela dans l'attention des adultes admiratifs présents à cette séance : ils viennent de découvrir un talentueux aspirant des Lettres qu'ils invitent à revenir les visiter régulièrement. L'écriture, dès

⁶ D. Slimak, inédit.